

Texte d'Alain sur l'inconscient

Le freudisme, si fameux, est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable, d'après des signes tout a fait ordinaires, les rêves sont de tels signes. Mais il y a de la difficulté sur le terme d'inconscient. L'homme est obscur a lui même, cela est a savoir. Seulement il faut ici éviter plusieurs erreurs que fonde ce terme d'inconscient. La plus grave de ces erreurs est de croire que l'inconscient est un autre Moi , un Moi qui a ses préjugés, ses passions et ses ruses, une sorte de mauvais ange, diabolique conseiller. **Contre quoi il faut comprendre qu'il n'y a point de pensées en nous sinon par l'unique sujet, Je, cette remarque est d'ordre moral. Il ne faut pas se dire qu'en rêvant on se met à penser. Il faut savoir que la pensée est volontaire, tel est le principe des remords : "Tu l'as bien voulu!"** On dissoudrait ces fantômes en se disant simplement que tout ce qui n'est point pensée est corps, c'est a dire chose soumise a ma volonté, chose dont je réponds. L'inconscient est donc une manière de donner dignité à son corps. C'est une méprise sur le Moi, une idolâtrie du corps. On a peur de son inconscient, la se trouve logée la faute capitale. On croit qu'un autre Moi me conduit qui me connaît et que je connais mal. On voit que toute l'erreur ici consiste a gonfler un terme technique, qui n'est qu'un genre de folie...**Au contraire, vertu c'est dépouiller de cette vie prétendue, c'est partir de zéro."Rien ne m'engage, rien ne me force, je pense, donc je suis". Cette démarche est un recommencement. Je veux ce que je pense, et rien de plus. En somme, il n'y a pas d'inconvénient a employer couramment le terme d'inconscient, c'est un abrégé du mécanisme. Mais, si on le grossit, alors commence l'erreur, et, bien pis, c'est une faute**

Thème : L'inconscient

Question : cette notion est-elle fondée ? Il s'agit de se demander si l'interprétation courante de l'inconscient, celle qui consiste à le penser comme un autre moi qui agit en moi sans que je n'y puisse rien, a un sens : est-ce une erreur, un non sens ? mais aussi, et surtout, n'est-ce pas une faute d'ordre moral, puisqu'elle entraînerait une absence de liberté et responsabilité chez l'homme ?

Réponse : en insistant sur la définition de la conscience, Alain montre que la notion d'inconscient n'est pas sensée si elle désigne un autre moi ; elle n'a de sens que si elle désigne ce qui relève du corps. Cela, parce que seul un sujet pensant peut penser.

Le problème : il est double : sommes-nous responsables de nous ? mais aussi : d'où nous vient notre tendance à croire en l'inconscient comme un autre moi ?

Plan :

- 1) Lignes 1 à 5 : critique de la théorie freudienne : c'est une erreur de croire que l'inconscient serait un autre moi...
- 2) 5 à 7 : Preuve de cette méprise : il se base sur la définition même de la conscience et de la pensée
- 3) 7 à 11 : conséquence : l'inconscient relève nécessairement du corps
- 4) Fin : comment utiliser l'inconscient

Dans ce texte, l'auteur Alain s'interroge sur le bien-fondé des théories freudiennes et construit une critique argumentée de l'inconscient précisément. Il y développe ainsi ses convictions quant à la conscience chez l'homme, par la pensée, puis par rapport au corps. En effet, Alain se demande si l'inconscient freudien a vraiment la place qui lui est donnée dans le fonctionnement de l'homme et si cette notion ne serait pas plutôt source d'erreurs qu'il jugerait alors graves. Et il va répondre à ce questionnement en rétablissant le rôle de la conscience et en mettant en relief toutes les méprises qui peuvent être liées au concept d'inconscient. Bien-sûr, pour Freud ces constatations et ces conclusions ne seraient pas recevables car la conscience est dans son travail secondaire, et quant au corps, il n'apparaît pas non plus comme si central. La confrontation qu'offre ce texte d'Alain entre ces deux thèses soulève alors des problèmes tel que la responsabilité de l'homme dans ses actes. Dans son entreprise, Alain commence donc logiquement jusqu'à la fin de la ligne 3 par exposer la thèse de Freud pour ensuite annoncer ses reproches. Il s'attèle ensuite jusqu'à la ligne 11 à relever les différentes erreurs liées à l'inconscient, illustrées par des exemples. Puis il conclut avec l'affirmation de sa thèse sur la conscience prédominante, déduite des arguments exposés auparavant.

Ainsi, dans un premier temps Alain procède à une définition de l'inconscient, jusqu'à la ligne 3 où il renseigne le lecteur sur la critique qui va suivre.

En effet, le texte commence ainsi : « *Le freudisme, si fameux, est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable* ». Ici, Alain adresse d'ores et déjà plusieurs critiques. Certes il explique clairement le fait que selon Freud il existe en l'homme une partie inconnue et incontrôlable, à savoir l'inconscient (ou le « ça » dans la deuxième topique), mais on comprend tout aussi bien que cette explication est teintée de subjectivité et de critique. En effet, on

a l'impression que l'auteur définit l'inconscient sous le terme de « *freudisme* », qui regroupe en réalité toutes les théories freudiennes, qui ne se résument alors pas par l'inconscient. Ensuite, l'expression « si fameux » traduit une ironie certaine de la part d'Alain qui critiquerait alors une réputation erronée de ces théories ou bien le fait qu'elles soient à l'inverse souvent reniées par la société. Puis, concernant la définition elle-même, le mot d' « *art* » est utilisé pour montrer que la thèse de Freud sur la présence d'un inconscient quelconque n'est en rien scientifique, critique souvent adressée à ces théories. Le « *freudisme* » est donc bien à différencier d'une science car il n'est pas capable d'expliquer sûrement l'homme, sinon de tenter de le comprendre seulement, sans lois immuables, mais grâce à d'autres raisons dont nous allons parler juste après. Car vient ensuite le terme d' « inventer » qui regroupe nos propos précédents : la théorie de l'inconscient ne repose sur rien, elle paraît créée de toute pièce. Et que crée-t-elle ? « *en chaque homme un animal redoutable* ». La notion d'animalité est importante et traduit fidèlement la thèse de Freud : l'inconscient est effectivement lieu des pulsions et désirs primitifs, donc presque animaux que contient l'homme. L'adjectif « *redoutable* » s'explique par un autre aspect de l'inconscient, à savoir celui de rejet de la société. Ces désirs presque animaux sont redoutables dans le sens où ils ne sont avouables, où ils ne peuvent être acceptés ni par la conscience ni par la société. Ils sont donc bien sources de doutes, de réflexions, ou, chez Freud du surmoi qui tient ce rôle de censeur de pulsions qui seraient nocives. Alain dresse donc ici un portrait subjectif de l'inconscient freudien, en soulevant la question de la légitimité d'une telle thèse.

C'est pourquoi, il énonce par la suite ce sur quoi Freud se serait basé pour son élaboration : « *d'après des signes tout à fait ordinaires, les rêves sont de tels signes.* ». Par ces signes, Alain fait référence aux manifestations que Freud a pu avoir considérées comme preuves d'un inconscient psychique. On peut citer comme exemple les lapsus ou les actes manqués qui sont en effet pour lui, les signes de la présence d'une partie de nous qui nous échappe, qui nous est inconnue et « *redoutable* ». Ces signes cachés, symboliques de nos pulsions inconscientes sont, comme le dit Alain « *ordinaires* », communes à tous, éléments d'une « *psychopathologie de la vie quotidienne* ». On comprend alors que Alain énonce comme du même niveau l'exemple des rêves. Ils sont également pour Freud l'expression cachée de l'inconscient, si l'on en croit l'existence d'un sens latent, logé dans la symbolique du sens manifeste. A ce stade de la réflexion d'Alain, il nous est possible de relever une certaine méprise de sa part. En effet, il peut être utile de signaler le fait que ces signes ordinaires ne sont pas seuls à l'origine du travail de Freud. En effet, ils en seraient même plus une des conséquences, dans leur rapprochement avec des conclusions antérieures du philosophe. De plus, ils n'étaient pas tous ordinaires. Par exemple l'hystérie, qui elle est bien un point de départ pour le travail de Freud, n'est pas un syndrome si courant, et fait pourtant l'objet du même statut de signe de la présence d'un inconscient.

Mais Alain ne s'y arrête pas et passe ensuite à ce qui est à l'origine de ce texte : quelle faille se trouve dans cette théorie qui vient d'être exprimée quelque peu négativement ? Et avec la deuxième phrase « *Mais il y a de la difficulté sur le terme d'inconscient* », Alain rentre dans le vif du sujet, et nous présente son point de reproche. Ici, il nous exprime son doute quant au terme, et au terme lui-même. En effet, on comprend qu'il considère ici la notion d'inconscient dans son sens littéral, à savoir ce qui n'est pas conscient. La phrase suivante semble nous le confirmer, puisqu'Alain y admet le fait qu'il y aie certainement des choses qui ne relèvent pas de notre conscience, qui lui soient inconnues. C'est le sens que l'on doit comprendre quand il écrit « *l'homme est obscur à lui-même* ». L'expression « *lui-même* » renvoie bien à cette idée de conscience réfléchie qui fait que l'homme a un regard sur lui-même, une conscience introspective. Et ici, Alain consent à l'idée d'une conscience non exclusive, qui comporterait des failles à l'origine de cette obscurité, de cette ignorance de soi-même. Pour Alain, la thèse freudienne contient donc une part de vrai, « *cela est à savoir* ». Mais, encore une fois, il cherche bien-sûr à contrer cette théorie qu'il jugera trop excessive, en ramenant sa réflexion aux « *erreurs que fonde le terme d'inconscient* » pour alors entrer dans le vif de son sujet.

Car on a vu que si dans un premier temps Alain nous renseignait si largement sur la notion d'inconscient, ce n'était que pour mieux introduire sa critique. Il est donc tant d'observer quels sont les points qui auront fondé ses reproches.

En effet, c'est bien ce que l'on étudiera dans la deuxième partie du texte, de la quatrième ligne à la onzième, puisqu'Alain y traite tour à tour la thèse d'une conscience unique et personnelle, puis celle d'une vision du corps erronée dans le cadre des théories de l'inconscient.

Suite à ce que nous venons d'étudier, Alain doit exprimer ces erreurs dont il parlait, les malentendus que peut créer l'inconscient. Et le premier cas, le « *plus grave* », résidant dans la ligne 4, serait de considérer l'inconscient comme « *un autre Moi* ». Ici, on comprend le sens du moi comme élément essentiel de la conscience réfléchie. Le Moi symbolise une sorte d'identité personnelle permise par la conscience unique et elle-même personnelle. C'est pourquoi Alain, défendant cette thèse de l'homme conscient caractérisé par son Moi unique, met en garde contre l'erreur que serait le fait de considérer un inconscient comme une seconde entité personnelle indépendante. Il développe cette idée dans la suite de la phrase, qui dresse un portrait de l'inconscient comme autre Moi, dans les esprits erronés : « *un Moi qui a ses préjugés, ses passions, ses ruses, une sorte de mauvais ange, diabolique conseiller* ». Pour Alain, l'erreur serait donc d'attribuer à l'inconscient toutes ces qualités qui découleraient de ce qu'il contient : on parle ici des préjugés comme idées qui ne sont pas passées au crible de la raison et de la réflexion, donc toutes ces opinions conçues de prime abord. Les préjugés désigneraient alors bien le fait que notre inconscient serait une partie indépendante de nous-même, qui a ses propres opinions, alors qu'elles sont indépendantes de tout jugement

conscient. Il en va de même des passions, comme désirs incontrôlés et incontrôlable que peuvent créer les pulsions primitives dont nous avons parlé, ainsi que des ruses qui montreraient bien que l'inconscient pourrait être, presque consciemment lui-même, à l'origine de toutes ces manifestations de son contenu chez l'homme conscient. Comme si il en allait de sa volonté de jouer des tours à l'homme pour pouvoir s'exprimer lui-même. Mais pour Alain bien-sûr, toutes ces propriétés ne doivent être attribuées à l'inconscient car elles feraient de lui cet autre Moi, cet autre exemple de conscience réfléchie en l'homme, sans qu'il ne le sache. D'où la suite de la phrase, qui caractérise l'inconscient dans cette méprise comme le « *mauvais ange, diabolique conseiller* ». On y retrouve les ruses avec le terme « *diabolique* » ainsi que le sens de l'inconscient comme entité qui s'adresserait à nous d'elle-même avec « *conseiller* » et « *ange* » qui évoquent véritablement un sens actif pour l'inconscient, ce qui est à éviter pour Alain.

C'est pourquoi il veut rétablir sa thèse en opposition à l'erreur qu'il a dénoncée comme l'annonce le connecteur « contre quoi ». Et cette thèse, sous les termes « *il n'y a point de pensée en nous sinon par l'unique sujet, je* » exprime bien ce que nous venons d'expliquer. Pour Alain, l'inconscient ne peut être considéré comme un autre système de pensée chez l'homme, indépendant et réflexif. La pensée, qui peut parfois être entendue comme la conscience, surtout dans des propos cartésiens comme ceux-ci, est uniquement du fait d'un sujet, d'un « *unique sujet* ». Et Alain le prouve en apportant cette preuve du « je ». On comprendra en effet que faire référence au pouvoir de dire « je » corrobore facilement cette thèse. Cela revient à évoquer le fait que l'homme caractérisé par sa conscience doit absolument faire cette synthèse personnelle (dont nous parlions à propos du « moi ») qui a pour manifestation presque naturelle la capacité à dire « je ». On cite volontiers l'exemple des jeunes enfants qui, avant d'acquérir leur conscience du second niveau, ne savent pas parler d'eux à la 1ère personne et le font à la 3ème. Ainsi, le fait que tout homme, dans n'importe quelle langue ait un mot pour se désigner lui-même comme un ensemble à l'origine d'une pensée, prouve que celle-ci ne vient que de là. Elle ne peut en aucun cas être appliquée à un autre système psychique qui ne se manifeste pas si explicitement. On peut même jouer sur le sens du mot « sujet », et interpréter en se disant qu'Alain refuserait un quelconque « ca pense »...Il étoffe ensuite par un exemple : celui des rêves, « *il ne faut pas se dire qu'en rêvant on se met à penser* ». Il reprend donc cet exemple qui renvoyait pour lui le mieux à l'inconscient et y applique sa contre-thèse qui paraît aller dans le sens de l'opinion commune : personne ne se dit penser quand il rêve. Mais au regard des propos précédents d'Alain, cela va encore plus de soi, puisque l'on comprend facilement que le rêve ne nous apparaît pas ensuite, avec notre conscience, comme une pensée dont nous sommes à l'origine. Il n'y a pas de sujet actif à la source des rêves. On ne peut pas dire que l'on a de notre fait pensé. Alors que c'est ce qui caractérise la conscience selon Alain, comme on le voit dans la suite du texte : « *la pensée est volontaire* ». Si elle n'a qu'un seul sujet, il est bien lui conscient de ce qu'il crée. Il est admis que la conscience rend en principe clair à l'homme ce qu'il pense, ce qu'il ressent, etc. Mais ce qui nous intéresse dans cette nouvelle phrase c'est la dimension du « remord » qui fait écho dans le sens à « *l'ordre moral* » que nous avons laissé de côté. Grâce à l'exemple qui accompagne, « *Tu l'as bien voulu !* », on comprend que l'enjeu de savoir s'il peut exister une pensée qui échapperait à l'homme comme sujet réside dans la question de la responsabilité. En effet, admettre que la pensée est uniquement du fait de l'homme, qu'il en est conscient, et avec sa volonté à l'origine revient à attribuer aux actes et pensées de l'homme une totale responsabilité de sa part. Une responsabilité qui est donc bien morale puisqu'elle guide tous les comportements de l'homme dans la société. Si la pensée est unique et bien sous le contrôle conscient de l'homme, il se doit de se savoir responsable sur tous les points de ses actes et pensées. D'où l'exemple des remords qui montre que l'homme fait effectivement ce constat de sa responsabilité des actes occasionnés par des pensées occasionnées par lui seul.

Ensuite, Alain se tourne vers un autre point d'erreur possible avec l'inconscient. Il explique que si l'on cherche, comme on le fait avec l'inconscient, quelque chose pour justifier des conduites qu'on refuse comme de notre responsabilité, on peut facilement arriver à la conclusion du corps à l'origine d'actes incontrôlés. C'est cette conduite d'excuse dont Alain veut parler quand il emploie l'expression « *on dissoudrait ces fantômes* », les fantômes étant les remords. Et c'est ensuite qu'il exprime ce que nous venons d'exprimer à savoir que si l'on cherche un élément qui ne soit pas conscient, on ne peut trouver que le corps : « *tout ce qui n'est point pensée est corps* », ce qui reviendrait donc à dire que je ne suis pas responsable de mon corps, qu'il n'est pas toujours dépendant de ma pensée volontaire. Cette conjecture sur comment s'organise l'inconscient, et pourquoi il est dans l'erreur, peut paraître un peu obscure. C'est pourquoi Alain emploie dans son ouvrage l'exemple des comportements physiques instinctifs (les frissons peuvent en être) pour illustrer ses dires : on peut mettre sur le compte de notre corps purement animal des conduites qui ne sont pas dignes moralement d'un homme, soit ces pulsions primitives que renfermerait pour Freud l'inconscient. Alain va même plus loin avec un autre exemple : celui de l'hérédité, avec plus exactement l'héritage du corps comme un « *esclave dont il faut s'arranger* ». Il dresse donc ici le constat de ce que l'inconscient fait penser à l'homme du corps...un moyen d'échapper à sa responsabilité. Mais Alain se souvient bien qu'il veut faire la critique de tous ces principes et rappelle alors sa vision du corps : « *chose soumise à ma volonté, chose dont je réponds* ». C'est donc là qu'il peut relever l'erreur que fait commettre l'inconscient freudien. Le corps ne peut être considéré comme du domaine de ce qui n'est pas conscient puisqu'il est bien dépendant de ma pensée, je suis conscient de lui, je vis avec lui en toute responsabilité toujours. Et Alain rajoute même une autre idée dans ce sens avec la phrase suivante : « *L'inconscient est donc une manière de donner dignité à son corps* ». Ici il déplore le fait que, en plus de voir en le corps une manière de trouver quelque chose qui échappe à ma conscience et donc à ma responsabilité, l'inconscient donne au corps une légitimité qui ne lui est pas due. Le corps est élevé à un niveau d'autre conscience, c'est ce qui prend la forme de cet autre Moi contre lequel Alain nous mettait en garde. Or pour lui, comme il le rappelait dans la

proposition précédente, le corps ne doit en aucun cas tenir ce rôle. Le corps n'est que l'enveloppe de notre pensée, de notre conscience unique. Finalement, Alain exprime la synthèse de ses deux arguments contre les erreurs liées à l'inconscient : « *C'est une méprise sur le Moi, une idolâtrie du corps* ». On retrouve donc ici les deux aspects évoqués : l'inconscient vu comme une deuxième conscience, indépendante, et surtout non régie par notre pensée unique ; et ce phénomène qui se résout par l'acceptation du corps pour combler cet inconnu, et lui donner la responsabilité de nos actes. La première faute est également résumée dans la ligne 11. On retrouve cette idée constante chez Alain que l'inconscient serait assimilé à une force totalement influente sur notre conscience. On la retrouvait avec l'ange et le conseiller, et ici l' « *autre Moi [qui] me conduit qui me connaît et que je connais mal* ». A ceci près qu'Alain rajoute alors à ce stade du texte la dimension de la « *peur de son inconscient* », peur qui fait référence à l'ignorance au sujet de cet inconscient pourtant si impliqué dans nos actes comme on pourrait le croire dans l'erreur.

Dans cette argumentation très dense, Alain aborde plusieurs points sur lesquels l'inconscient peut tromper selon lui. Celui d'une conscience multiple, et celui d'un corps incontrôlable et agissant selon une autre volonté que notre conscience. Et si Alain s'intéresse à ces questions c'est parce que pour lui elles tournent autour d'un problème plus conséquent, celui de la responsabilité que doit nous attribuer indéniablement la conscience unique. Grâce à ces constatations, Alain en profite pour rétablir ses opinions à ces sujets, opinions qu'il développe dans la dernière partie du texte, dans le cadre d'une ultime conclusion sur l'inconscient problématique et de la restauration de ce qu'il tient pour véritable à propos de cette conscience.

Ayant déjà commencé à conclure un peu plus avant, Alain s'emploie ici à réaffirmer sa vision du terme d'inconscient en lui-même puis à exprimer son sentiment sur la position à avoir sur la conscience, chère à l'auteur on l'a vu.

Concernant le terme d'inconscient comme nous le disions, Alain résume l'erreur dans le fait de « *gonfler un terme technique* ». Ce choix de l'expression gonfler renvoie à plusieurs choses. La première nous indique qu'effectivement Alain craint les méprises qu'il vient d'exposer si l'on accorde trop d'importance à la notion d'inconscient dans le fonctionnement humain. Exagérer la place de l'inconscient c'est oublier que notre conscience est unique pour diriger notre vie et que le corps n'est que son instrument soumis et non indépendant. Mais on peut également voir dans cette conclusion le sens d'une critique sur le caractère trop général que l'on peut accorder à la théorie de Freud. En effet on lui a souvent reproché ceci, à savoir que sa théorie ne pouvait être prouvée fausse car elle s'appliquait à des cas trop éloignés, sans restrictions. Dans le texte d'Alain une telle critique pouvait déjà être perçue dans la première phrase, « *l'art d'inventer en chaque homme* ». Il nous faudra tout de même plutôt considérer la première idée, plus cohérente avec ce qui la précède. Car de plus, dans la fin de cette phrase, « *[ce terme technique] qui n'est qu'un genre de folie* », Alain adresse une critique beaucoup plus vive et directe. Pour lui, l'inconscient n'a aucune légitimité, dans le sens où il ne désigne uniquement une excuse aux comportements qu'il qualifiait de « *redoutables* ». Peut-être aussi, Alain a dans l'esprit les exemples d'hystérie qui lui semblent lui montrer combien l'inconscient est relié à ce genre de dysfonctionnement.

Mais, non content d'avoir prouvé les erreurs qui résidaient dans cette théorie, Alain nous propose bien évidemment la vision qui l'a fait renier l'inconscient. Pour lui, « *vertu c'est dépouiller de cette vie prétendue, c'est partir de zéro* », thèse qu'il étaye avec un exemple plus concret : « *rien ne m'engage, rien ne me force, je pense, donc je suis* ». On comprend alors que chez Alain, aucun facteur extérieur, aucun facteur déterministe ne devrait intervenir dans notre vie. La « *vie prétendue* », ce serait logiquement celle que l'on attribuerait à un inconscient trop influent. Ici, on pourrait encore une fois se reporter à l'exemple de l'hérédité. Selon Alain, tout déterminisme de ce genre ne doit surtout pas être invoqué pour justifier quoi que ce soit. C'est également le sens de la phrase suivante : « *cette démarche est un recommencement* ». Il ne doit pas y avoir de place pour un déterminisme qui suivrait toutes les générations et qui les conduirait toutes à être excusées car la responsabilité revient au cycle précédent. Non, il y a constamment table rase faite en chaque être. De même, on ne peut faire appel à des forces incontrôlables qui me feraient agir tel que j'agis sans qu'il y ait une part de volonté. Et finalement, Alain aboutit à la très célèbre formule de son maître à penser : « *je pense, donc je suis* ». Utiliser cette formule à cet endroit renvoie dans un premier temps aux propos sur la conscience unique et sur la synthèse personnelle qui en est seule à l'origine. Le « *je* » est le seul sujet de la conscience, ma pensée volontaire est le seul sujet de la conscience. Mais en outre, c'est cette conscience uniquement qui devrait pouvoir définir l'homme. Pour Alain, il n'y a pas à évoquer, dans le fonctionnement naturel de l'homme un quelconque autre système caractéristique, comme a tendance à l'être l'inconscient. Si l'on en croit Alain, le cogito cartésien est la seule thèse qui vaille pour expliquer le psychisme de l'homme véritable : l'homme se traduit par sa conscience, qui résulte de sa pensée, qui résulte elle-même de sa volonté propre. D'où l'emploi du verbe vouloir dans la phrase « *je veux ce que je pense, et rien de plus* » : il y a obligatoirement ce rapport entre volonté consciente et pensée consciente et donc conscience, et jamais inconscient. Et si Alain insiste tant sur ce rôle de la pensée et de la conscience, c'est qu'il y a une question, que l'on a déjà évoquée, qui donne lieu à des conséquences peut-être plus importantes.

En effet, avec les dernières phrases, Alain laisse encore une fois entendre son souci quant à la responsabilité liée à toutes ces conjectures. Car après avoir de nouveau résumé ses propos, il transforme son expression d'erreur, si

mauvaise interprétation, en « *faute* ». Et on comprend qu'il y a faute car il y a refus d'admettre une entière conscience de nos actes, ou encore une entière responsabilité. Pour Alain, et c'est ce que l'on retrouve chez Sartre en plus développé, se réfugier dans une telle croyance en le déterminisme constitue une conduite d'excuse déplorable, ou chez Sartre une conduite de mauvaise foi. Il y a faute car l'homme refuse cette responsabilité, et là on retrouve un écho à l'ordre moral auquel faisait appel Alain. Cette faute liée à l'inconscient consiste en le rejet de ce qui fait de nous des hommes dignes moralement. Et encore une fois, Alain veut bien mettre en garde contre ces risques lorsqu'il y a exagération du principe d'inconscient, qu'il qualifie de simple mécanisme, c'est-à-dire de simple relation entre la pensée et le corps, lorsque cette relation est surinterprétée. Mais toujours est-il que l'on sent dans cet extrait la volonté certaine d'Alain de bien appuyer sur cette notion de responsabilité qui est la clé de toute sa réflexion.

C'est donc sur ces oppositions entre inconscient et conscience, puis sur ce constat de la mauvaise foi qu'Alain clôt son texte. Avec les arguments les précédant, on comprend donc très bien l'enjeu du texte et la thèse qu'Alain a voulu défendre à propos de la conscience en se servant du contre-exemple du « freudisme ».

En effet, on a su lire dans ce texte la définition de ces notions, déjà teintées d'un certain ton péjoratif. On a donc ensuite compris que le but d'Alain semblait être de critiquer l'inconscient, pour établir des vérités sur la conscience seule reine en l'homme, régissant sur conduites amORALES et corps. Et on a pu finalement définitivement entrevoir dans le discours d'Alain son souci pour la responsabilité à laquelle l'homme a tellement tendance à vouloir échapper.

Cependant, si l'intention est louable, on peut tout de même nuancer la force du texte d'Alain. En effet, on peut facilement se poser des questions sur son traitement de l'inconscient, qu'il désigne d'ailleurs d'abord par le raccourci du freudisme. De plus, toutes les descriptions qu'il a pu utilisées pour faire référence aux théories de l'inconscient ne renvoient réellement qu'à l'inconscient dans son dysfonctionnement, dans la défaillance de la censure que Freud était loin de négliger dans ses travaux. Certes, mettre sur la mise de ces notions une justification de nos actes est à éviter, mais ce n'est pas pour autant que la théorie de l'existence d'un inconscient chez l'homme est en tous points négative.